

GUSTAVE DASSONVILLE
ET
REDOUANE NAAJI

LE QUATRIÈME
SECRET DE SŒUR
LUCIA

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539481

Dépôt légal : septembre 2026

« La Très Sainte Vierge ne m'a pas dit que nous sommes dans les derniers temps du monde, mais je l'ai compris. »

*Sœur Lucia,
lors d'un entretien avec le père Fuentes en 1957,
40 ans après que la Vierge Marie lui est apparue à
plusieurs reprises à Fatima, au Portugal, alors qu'elle était
âgée d'une dizaine d'années.*

1

En cette fin d'après-midi de juin, un vent inhabituel soufflait fort sur Paris. De violentes bourrasques s'infiltraient dans les rues et les ruelles. Ces dernières années, les gens disaient que la nature était de plus en plus capricieuse, qu'il n'y avait plus de saisons, que le temps semblait « détraqué ». Doux euphémismes à en juger par le nombre impressionnant de catastrophes naturelles qui s'abattaient avec une fréquence accrue depuis au moins une décennie sur la France et partout ailleurs dans le monde.

À deux pas des Champs-Élysées, l'avenue George V se réduisait à un vaste courant d'air. La tempête déviait même le vol des quelques pigeons qui osaient la survoler. Devant la façade du célèbre palace de cette artère de la capitale française, un voiturier faisait de son mieux pour tenter de se tenir droit malgré les rafales, tandis qu'une élégante cliente, tout juste sortie d'une luxueuse berline, maintenait son chapeau coloré sur sa tête à l'aide d'une main tandis qu'avec l'autre, elle serrait contre elle un chien pas plus grand qu'un écureuil. Elle s'engouffra dans l'hôtel sans demander son reste.

Au même moment, Paul, jeune chef de rang de l'un des restaurants du prestigieux établissement, sortit de l'immeuble et se dirigea d'un pas rapide, en dépit du vent contraire, vers la station de métro la plus proche. Âgé de 25 ans, mince et de grande taille, passionné par son métier et très attaché à ce lieu privilégié dans lequel il l'exerçait, Paul donnait entière satisfaction à des employeurs pourtant exigeants et ne recueillait de leur part que des louanges. Il venait de terminer son service et en descendant les marches du métro il avait

le cœur joyeux. Car le lendemain et le jour d'après il était en congé. Il voulait rentrer sans tarder parce qu'il devait préparer son sac de voyage.

Dans moins de deux heures il lui faudrait être à la Gare du Nord d'où un TGV l'emmènerait à Lille. Le jeune homme devait y passer la nuit dans un hôtel avant de retrouver le lendemain matin son arrière-grand-mère dans cette maison de retraite qu'il connaissait bien. Paul l'adorait et il se réjouissait à l'idée de la revoir. Elle lui avait téléphoné la semaine précédente en insistant beaucoup pour qu'il vienne lui rendre visite. « Ne me fais pas trop attendre, tu sais que je suis vieille et j'ai quelque chose de très important à te dire », lui avait-elle confié à l'autre bout du fil, ce qui ne cessait de l'intriguer depuis. Qu'elle fût « vieille », comme elle le disait elle-même, c'était indéniable : Claire – c'était son prénom – naquit un beau jour de 1917 dans la capitale des Flandres et son centième anniversaire semblait déjà loin. Aux yeux de Paul, son arrière-petit-fils préféré, elle n'en finissait tellement plus de vieillir qu'elle n'avait pas d'âge ! Que voulait-elle lui révéler de si essentiel ? Il n'en savait fichtre rien.

En sortant de la bouche de métro des « Abbesses », en contrebas de la butte Montmartre, Paul constata que la météo ne s'arrangeait pas : voilà que maintenant la pluie s'ajoutait au vent. Des trombes d'eau qui tombaient du ciel en tourbillonnant et qui lui claquaient sur le visage. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le jeune chef de rang du George V fut trempé. « Décidément, les éléments se déchaînent, une fois de plus », pensa-t-il.

Paul accéléra sa marche. Tandis qu'il s'approchait, au milieu des rafales qui le giflaient, du petit appartement de la rue Berthe dont il était locataire avec son compagnon, Chadi, il se demandait si celui-ci serait déjà rentré du travail. En espérant que oui, parce qu'il voulait vraiment lui dire au revoir avant de partir pour Lille.

La porte d'entrée à peine refermée derrière lui, Paul fut rassuré. La voix de Chadi retentit, un chouia moqueuse : « Alors mon chéri, pas trop mouillé ? » Paul ne releva même pas cette taquinerie. Le bonheur de retrouver celui qui partageait sa vie prit le dessus, comme à chaque fois. Chadi s'avança vers lui et posa ses lèvres sur les siennes.

Les deux garçons se rencontrèrent pour la première fois trois ans auparavant à Marrakech au Maroc, où Chadi était né d'un père marocain et d'une mère portugaise. Entouré de cinq frères et trois sœurs, il y avait grandi jusqu'à l'âge de vingt ans quand, cet été-là, il vit débarquer dans le luxueux complexe hôtelier du boulevard de la Ménara où il travaillait comme aide-cuisinier ce Français de deux ans son aîné, prénommé Paul. Ce dernier venait en renfort depuis Paris, envoyé pour la saison touristique par la direction du groupe auquel appartenaient les deux établissements, le George V et celui de Marrakech.

Entre le jeune Marocain et le serveur arrivé du pays du Sauternes et du foie gras ce fut un coup de foudre quasi instantané. S'ensuivit une relation amoureuse aussi passionnée que secrète. En Afrique du Nord, l'homosexualité ne pouvait se vivre que dans la clandestinité. L'afficher ou être « découvert » conduisait à coup sûr les intéressés en prison. Chadi et Paul multiplièrent précautions et stratagèmes pour cacher la véritable nature de leurs liens pendant ces trois mois passés au Maroc, qu'ils mirent aussi à profit pour préparer la venue en France du jeune Maghrébin. Paul sollicita son père, Joseph, avocat à Paris, dont l'aide et les relations furent précieuses pour accélérer l'instruction de la demande de visa de Chadi, qui l'obtint ainsi en quelques semaines, avec l'autorisation de travailler. Dès son arrivée sur le sol français, il s'installa dans l'appartement plutôt modeste que Paul occupait déjà à Montmartre et grâce aux connaissances de ce dernier dans le monde de la gastronomie, il ne mit pas quinze jours à trouver un emploi de cuisinier dans la brigade d'un restaurant parisien d'un assez bon niveau.

« Attends ! dit Chadi, je vais te chercher une serviette de bain pour t'éponger. »

— T'inquiète ! lui répondit Paul, c'est pas la peine, je vais prendre une douche.

— OK, mais traîne pas trop si tu veux pas rater ton train, répliqua le Marocain en emboîtant le pas de son compagnon qui se dirigeait déjà vers la salle de bains.

— Pas de problème, je suis dans les temps ! fit Paul en commençant à se déshabiller. Je suis content de te voir avant de partir, c'est cool, ajouta-t-il.

— Oui, c'est cool ! Je me suis dépêché pour rentrer avant toi. J'ai eu de la chance : on n'a pas fait beaucoup de couverts ce midi et j'ai pu m'arranger pour pas bosser ce soir.

— Bon, ben à tout de suite ! lâcha Paul en pénétrant, complètement nu, dans la cabine de douche.

Vingt minutes plus tard, après avoir enfilé un simple pull, un jean et des baskets, il trouva Chadi en train de s'affairer dans leur cuisine. « Je prépare du thé. On s'en boit un ensemble avant que tu partes ? » lui proposa-t-il dès qu'il le vit. « Oh yes ! Excellente idée. Je prépare mon sac et j'arrive » répondit Paul avec un sourire avant de tourner les talons.

Lorsqu'il rejoignit celui qu'il appelait son « âme-frère » dans leur étroit salon après un court laps de temps, le jeune chef de rang du George V sentit cette douce odeur de menthe qu'il appréciait tant lui titiller les narines. Ils lui étaient devenus délicieusement coutumiers ces effluves du thé que Chadi confectionnait toujours à la marocaine. Chadi, ce garçon qui, à vingt-trois ans, savait déjà faire tant de choses. Et pas seulement cuisiner. Il parlait couramment l'arabe et le portugais (la langue de sa mère) ainsi qu'un français impeccable. Et en plus, il se débrouillait assez bien en anglais. Ce qui faisait tout de même quatre langues. Au Maroc, il pratiquait plusieurs sports de façon assidue, depuis l'enfance : le football, le volley, l'athlétisme, la natation et même la gymnastique acrobatique ! Il restait sportif depuis son arrivée en France mais de manière moins intense. Cette activité physique, qu'il

ressentait comme indispensable, le rendait fort mentalement aussi. Et lui donnait ce corps d'éphèbe qui plaisait tellement à Paul, en plus de tout le reste. Oui, le Français était éperduement amoureux de Chadi. Avec une pointe d'admiration. Et le jeune Marocain le lui rendait bien.

Assis sur le canapé, les deux garçons buvaient lentement leur thé à la menthe en parlant de l'escapade que Paul s'apprêtait à faire à Lille pour aller rendre visite à son arrière-grand-mère.

— Tu en as appris plus sur ce qu'elle te veut ? interrogea Chadi.

— Ben non ! Je l'ai pas eue au téléphone à nouveau depuis qu'elle m'a dit qu'elle devait me confier quelque chose d'important.

En prononçant ces paroles, Paul semblait songeur. Chadi interrompit ce silence :

— Je l'aime bien, grand-mamie Claire. C'était ainsi que les deux jeunes hommes appelaient la vieille dame.

— Je sais, fit Paul. Elle t'apprécie aussi, tu le sais mon chéri. C'est vraiment une femme impressionnante. Tu te rends compte que quand elle est née, en 1917, le tsar Nicolas II, dernier empereur de Russie et l'impératrice Eugénie, l'épouse de Napoléon III, vivaient toujours ?

— Effectivement, c'est incroyable ! Elle en a vu dans sa vie... Depuis les chevaux qui tiraient les premières voitures qui ressemblaient à des diligences jusqu'à la Station spatiale internationale, en passant par les premiers hommes sur la Lune...

— Ouais, ponctua Paul, pensif... tout ça ne nous dit pas ce qu'elle a de si essentiel à me communiquer.

— Tu verras bien, lâcha Chadi en saisissant la théière encore fumante qu'il souleva devant son compagnon : « T'en veux une dernière goutte avant de me laisser ? »

— Non, merci, répondit Paul en jetant un œil sur son smartphone pour s'enquérir de l'heure. « Oh ! Déjà ? » fit-il, étonné que le temps ait pu passer aussi vite. « Il faut que j'y aille, mon bébé ! »

Quand il sortit de l'immeuble de la rue Berthe pour gagner le métro qui l'amènerait à la gare du Nord, Paul constata que la météo ne s'améliorait pas. La tempête sévissait toujours et il pleuvait violemment. En quelques secondes, tout dégoulinait : ses cheveux, son visage, ses vêtements et le sac de voyage qu'il tenait de sa main droite. Partout, l'eau ruisselait. Le vent contraire ralentissait la progression à pied du jeune homme dans les rues de Montmartre. Par endroits, il lui fallait slalomer pour éviter les flaques qui se formaient sur les trottoirs.